

ORSTOM - DÉMOGRAPHIE

FAMILLE ET RÉSIDENCE

DANS LES VILLAGES

DE LA POINTE DE SANGOMAR

SALOUM - SENEGAL

B. LACOMBE



RESUME

L'auteur, à partir des observations de terrain lors d'enquêtes menées dans les villages de la pointe de Sangomar (Saloum, Sénégal), montre le défaut de correspondance entre la volonté de nomenclature des unités collectives par les Sciences Sociales et l'absence du besoin de classification de ces unités par de nombreuses sociétés; pour celles-ci la théorie est inutile puisque le vécu, au niveau micro-social de la famille, est aussi important que les règles des normes sociales.

Mot-clé : Afrique de l'Ouest, Sénégal, Unité collective, ménage, famille, résidence, parenté.



La Pointe de Sangomar est une langue de sable qui repousse vers le Sud l'estuaire du Saloum, fleuve défaillant avec la désertification qui atteint cette zone du Sahel, désertification accélérée par les déboisements liés à la poussée de l'arachide depuis un siècle. En quelque sorte, la Pointe de Sangomar est une partie du delta même du Saloum. Ce point d'écologie est important, car tout autant que la pénétration de l'économie marchande, il permet de comprendre les profonds bouleversements sociaux qui affectent cette zone depuis le début du siècle et qui marquent les rapports de parenté, et les unités résidentielles des villages qui y sont situés (Lacombe B., 1976).

Trois villages occupent le territoire de la Pointe de Sangomar, trois villages traditionnels, non par leurs coutumes mais par leur ancienneté :

- . NGALLU au Nord, de taille moyenne,
- . FAKAO au centre, gros village,
- . DIAHANOR au Sud, de petite taille.

Le territoire historique auquel se rattachent ces villages est celui du royaume Serer du SIN, dont ils sont la frontière pour l'autre royaume Serer du SALUM. Deux autres vil-

lages marquent la limite de l'aire sociologique des villages de Sangomar : celui de FADIOUTH au Nord, celui de MAR au Sud-Sud-Est.

Le village de Ngallu n'est plus un village que de nom : il a éclaté entre SAM SAM et SESEN, mais ce dernier est devenu un hameau à la limite de la disparition en 1966.

Le village de Fakao est partagé en deux depuis un raz de marée (et l'on peut encore voir sur l'estran, aux marées les plus basses, les restes des pieux des cases sur le site originel). Les deux villages actuels qui le remplacent sont NGUDUMAN et NGETJ, mais malgré la distance de 2 à 3 km et le no man's land qui les séparent, Fakao continue à vivre, autant pour ceux qui ne sont pas du village que pour les habitants eux-mêmes. Nguduman est le village que l'on appelle PALMARIN, nom laissé par les Portugais frappés par cette côte basse couverte de palmiers dattiers nains. C'est le siège de la Mission Catholique. Ngallu est presque complètement musulman, Fakao et Diahanor sont catholiques.

Les activités économiques sont la culture : du riz, sous pluie et du sorgho, la pêche : par grand filet en mer ou par de multiples pièges et nasses dans les nombreux bras d'eaux saumâtres encombrés de palétuviers du Saloum.

La cueillette, activité traditionnellement féminine, se limite aujourd'hui à la récolte des coquillages (coques), consommés séchés et fumés.

La cueillette au sens large est restée une activité notable chez les seuls enfants : petite chasse, grappillage de fruits sauvages. Petits animaux, coquillages, baies, graines, oiseaux... leur apport nutritionnel est important. Il est difficile ou impossible à mesurer, mais marcher avec les enfants d'un village à l'autre donne une bonne idée de la quantité et de la variété alimentaire que fournit la cueillette.

La chasse est devenue une activité plus folklorique qu'alimentaire ; tir à l'arc ou battues dans la mangrove où l'on acculait biches et singes, elle n'est plus que trace d'un passé révolu.

L'élevage de bovins - le milieu se prête mal aux ovins et caprins, peu nombreux - a tenu ici, comme dans tout le pays Serer, une place importante décelable au grand nombre des SAS, acacia albida, épineux qui se couvrent de feuilles et de fruits en contre-saison des cultures, en hiver donc, que l'on donne aux bêtes comme fourrage, et qui dénudé en hivernage, saison des cultures, permet de cultiver tout près du tronc. Cependant, cet élevage a fortement décliné. Les troupeaux, qui sont des biens des matrilignages, ont souffert de l'affaiblissement des liens lignagers des dernières récentes. Ceci au point que les jeunes ignorent généralement que le SAS est un arbre essentiel pour l'entretien d'un troupeau permanent.

Les palmiers hauts (à huile, él<sup>a</sup>éïs) ou nains (dont le fruit est une datte comestible très proche en goût des dattes du Maghreb) sont saignés et donnent du vin de palme.

Les cocotiers sont d'implantation récente et occupent toute la place qu'abandonnent les palmiers nains surexploités pour leur sève. Tous ces arbres sont une source de revenus et de nourriture très importante.

Est également très utilisé le baobab dont le fruit et la feuille participent à l'alimentation ; c'est de la feuille que l'on tire le LALO essentiel pour rendre le couscous de mil comestible ou plutôt "déglutible". Quant aux autres arbres, force est de constater qu'il n'en reste plus guère que des échantillons et le temps est fini où ces villages exportaient des pirogues creusées dans leurs caillcédrats. Quelques fromagers, quelques roniers... même le palétuvier, abondant, ne fournit plus que du bois de chauffe et il faut aller plus au Sud, vers la Gambie et la Casamance, pour

voir les hauts troncs minces que cet arbre peut fournir.

La population de la zone, depuis plusieurs décennies, pratiquement dès 1890 pour les hommes et 1920 pour les femmes, expatrie les célibataires, hommes ou femmes, et les hommes mariés pour un travail saisonnier à BANJUL (Gambie) ou à DAKAR. Les femmes y seront bonnes, et les hommes, hommes de peine. Cette activité saisonnière des mois d'hiver, est d'un apport pécuniaire très important et explique la prospérité des villages et, en particulier, les maisons en dur, malgré l'appauvrissement du milieu naturel de ces dernières décennies. Les femmes mariées restées aux villages produisent du sel et transforment les produits de la pêche des pêcheurs professionnels qui atteignent cette région lors de leurs migrations de travail.

° ° °

L'habitat Serer traditionnel est fondé sur le MBIND, unité de résidence, qui est à proprement parler le lieu défini d'un segment de lignage. Cependant, les Serer possèdent une double parenté. Par les femmes, ils appartiennent à un clan exogame maternel qui porte un nom : c'est le TIM ou nom du matri-clan. Par les hommes, ils appartiennent à un segment de lignage de très faible profondeur généalogique (2 - 3 générations) et qui donne le nom de famille, le patronyme au sens propre du terme.

Dans le lignage maternel (très profond quant aux générations : une dizaine est mémorisée), les biens de grande richesse sont possédés : il s'agit des terres (grandes terres : un terroir villageois a ainsi un nombre très limité de ces grandes terres), des pirogues, des bovins. Les lignages ayant des terres et ceux qui ont des biens impor-



tants regroupent autour du chef de lignage une partie de leur population. Ainsi, le chef de lignage conserve auprès de lui ses fils et y attire ses neveux utérins qu'il mariera à ses filles (au sens propre ou classificatoire), à tous ses cadets. il pourra donner s'il lui en reste des terres à cultiver, lesquelles alors restent des terres de culture en ligne maternelle.)

Ces Mbind sont d'une <sup>faible</sup> ~~faible~~ importance. Dans le microlignage paternel, nous avons des Mbind plus petits car comportant rarement plus qu'un homme, son épouse et ses fils, célibataires ou mariés, mais non indépendants. En effet, dans le lignage paternel, les biens sont plus restreints : terres de culture (à droit d'usage seulement), outils, petit bétail (chèvres, moutons), cochons et volaille, et les chevaux puisque ceux-ci ne sont pas nomenclaturés comme biens maternels par la tradition.

Le droit d'usage des terres de culture est révoquant : il est fréquent qu'un lignage paternel s'éteigne. La mémoire sociale privilégie tellement le DEN (au sens propre, le sein), la lignée maternelle, qu'elle perd vite la trace des relations par les hommes. Si les hasards des naissances déséquilibrent l'effectif masculin au profit de l'effectif féminin au point que le premier disparaisse, alors les biens sont dispersés, la maison abandonnée et la terre revient à qui l'a accordé : le lignage maternel, propriétaire par droit d'éminence du territoire de cette terre dont le droit de culture est tombé en déshérence (en effet, les dernières femmes d'un patrilignage, peuvent cultiver ces terres mais elles ne peuvent les transmettre car en tant que femmes, elles ne transmettent à leurs descendants que les biens et charge de leur lignage maternel).

Le Mbind en pays sérère est ce qui est appelé concession, ailleurs au Sénégal et dans beaucoup de pays africains. Mais cette image d'un lot de maisons clôturé n'est en rien

conforme à la réalité physique des villages en question. NGALLU a deux Mbind qui sont comme deux villages : SAM SAM et SESEN. FAKAO : onze (Nguduman en a 8, Ngeb 3), Diahanor 2, qui ont totalement disparu sur le plan physique et social. Pour les villages qui nous occupent, le Mbind est donc un quartier et non pas une concession. C'est le cas également du vieux village énorme de FADIOUTH, au Nord de Sangomar.

Après plusieurs essais, il a été tenté d'aborder le découpage de ces villages tel qu'il était vécu par les villageois.

Pour les 300 habitants du village de Diahanor, l'échec a été complet : le nom des deux Mbind avait sombré apparemment dans l'oubli, leurs limites étaient floues, les barrières qui découpaient l'espace villageois n'avaient pas de signification : c'était une réunion au hasard de palissades individuelles effondrées. Les maisons elles-mêmes, en dur ou en paille s'entremêlent et les familles nucléaires sont spatialement étroitement imbriquées : il n'y a pas de territoire interne au village, qui soit repérable. L'enquête a par ailleurs montré l'adéquation d'un schéma de famille nucléaire avec, au besoin ou par nécessité, l'adjonction d'un vieux parent, avec la réalité sociale, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas d'étape entre la famille nucléaire et les niveaux lignage maternel et village. En fait, si les villageois ne vivaient pas de contradiction dans ces mélanges de niveaux, si hormis la question des terres et des biens, ils ne jugeaient pas nécessaire de se partager l'espace villageois, nous n'aurions pas de raison de nous/leur mettre martel en tête. Le terrain, en Sciences Sociales, comme l'expérience dans les Sciences de la Nature, a toujours raison : à Diahanor, l'enquête sur l'habitat s'est arrêtée faute d'objet : ménage et famille nucléaire se confondent et les ménages de célibataires (vieilles gens surtout) sont pris en charge par plusieurs ménages-familles

nucléaires.

A Ngallu, au contraire, elle était très aisée. Il était difficile de pénétrer ce village qui semblait souffrir de tensions internes, et où les concessions ou les cours se marquaient nettement dans le paysage, séparées l'une de l'autre par des palissades.

A Fakao, c'était très différent et en quelque sorte intermédiaire : d'une part, les Mbind - quartiers - étaient bien marqués spatialement moins par des clôtures que par des rues, et ils avaient parfois des divisions internes délimitant des cours et un agencement des cases et maisons qui rappelait une concession "classique" du pays Serer. Mais cette absence physique éventuelle de limites entre les "concessions" internes aux Mbind des deux villages de Fakao n'implique pas leur inexistence sociale. A l'enquête, il apparut que si les familles (ou les différents segments des regroupements familiaux) avaient tendance à se mélanger sur le plan spatial comme à Diahanor, elles avaient une parfaite conscience de leur identité et de leur imbrication hiérarchique.

° ° °

Les Serer de la Pointe de Sangomar déterminent plusieurs unités de partition de la population :

- . Le village, qui correspond à un territoire de terres possédées par quelques lignages maternels,
- . Les villages reconnus sont :

FAKAO

DIAHANOR  
NGALLU

à quoi on peut rajouter les villages "frères" de FADIOUTH au Nord et MAR au Sud.

Pour l'anecdote, on peut signaler que pour eux JOAL, qu'ils appellent NDJONG, n'est pas un village, ils en reconnaissent le caractère urbain, mais NDJONG n'est qu'un quartier de FADIOUTH !

Mais Nguduman et Ngetj, qui composent Fakao sont comptés aussi comme villages, de même que Mar est désigné par ses trois "villages" de MAR/LODJ, MAR/SULU, MAR/FAFAO...

Il y a donc un certain flou mais ce flou est celui de toute réalité sociale qui ne peut être enserrée rigide-ment dans un carcan de mots et de définitions.

Le quartier, appelé Mbind, dont le nom est celui d'un lignage fondateur ou majoritaire : Diudiuf (le quartier des Diuf)... ou celui d'un fondateur plus ou moins mythique. Fakao est ainsi divisé en onze Mbind (Dyaland, Dyaraf...).

Le sous-quartier, appelé encore Mbind, mais dont le nom est celui de son chef actuel, c'est l'équivalent de la concession.

Le FULANG. Ce nom désigne comme substantif la douche-urinoir qui est située parmi les habitations elles-mêmes. Sa meilleure traduction serait le ménage, pris au sens vague.

Le FULANG est appelé du nom de son chef vivant, qui peut être une femme. Il implique une indépendance économique et sociale ; il peut regrouper plus d'une famille nucléaire ou ne désigner qu'une famille incomplète (une femme seule, des enfants, et d'autres parents...). A Ngallu, les concessions clôturées sont appelées FULANG. A Fakao, les FULANG ne sont pas visibles sur le terrain, une même habitation (en dur) peut être coupée en deux fulang.

La KARERA, qui est, à proprement parler la cuisine. On ne peut faire d'équivalence entre le nombre de femmes mariées ou indépendantes et le nombre de cuisines. En effet, le nombre de cuisines fluctue avec la saison.

En hiver, ce nombre est maximum (si les hommes étaient présents, car vu leur absence, les femmes s'entraident pour alléger leurs tâches et cuisinent parfois chacune son tour). En effet, en hiver, l'on vit sur les ressources propres à la plus petite unité économique : à la limite, chaque femme cuisine sa récolte personnelle, ou celle de son époux.

Dès l'approche des travaux agricoles, les cuisines se regroupent selon que les travaux impliquent plus ou moins de travailleurs, à la limite, il n'y aura plus qu'une cuisine - celle du Mbind tout entier - quand toute la population du Mbind va se regrouper pour travailler le grand champ collectif, reste et manifestation d'une unité originelle des habitants du Mbind et qu'elle consommera durant ces travaux le reste du grenier où fut entreposée la récolte précédente.

La plus grande part de cette récolte ayant été donnée aux quelques nécessiteux, surtout des vieillards que le sort a laissés sans descendance et que l'affaiblissement des responsabilités interpersonnelles dans les lignages isole.

L'on a donc une sorte d'équivalence (à condition de ne pas fouiller dans le détail et à rester qualitatif et global) entre tel champ, tel grenier, telle cuisine...

La "cuisine sociale" n'a pu être appréhendée pour les villages étudiés, par contre, la cuisine physique, elle, est visible et a été relevée : c'est un bâtiment en dur ou une case en paille, parfois une simple toiture avec trois pierres pour délimiter un foyer.

Tels sont donc les différents niveaux de la réalité sociale qu'il a été possible d'appréhender, du village à la famille nucléaire, et même de l'aire sociale (les villages cités : Fadiouth, Ngallu, Fakao, Diahanor, Mar) à l'intérieur de l'aire politique du SIN, à l'individu. Ainsi voyons-nous une partition souple de la société en groupes et sous-groupes, plus ou moins imbriqués, plus ou moins définis ; une partition faite d'évidences que nul ne songe à expliciter et dont la formulation théorique est difficile à réaliser. Il est intéressant de comparer ce faible niveau de conscience avec celui du système foncier. Notre enquête sur le système foncier et généalogique pouvait aborder des questions raffinées et des cas difficiles sur le plan théorique et obtenir une réponse sûre :

- . Que devient une terre de culture paternelle en l'absence d'héritiers mâles ? (elle devient maternelle)
- . Que devient une terre maternelle en l'absence d'héritières ? (elle reste dans le matri-clan en faisant jouer les "cousinages" de lignages)
- . Quel est le lignage maternel d'enfants d'une femme non-Serer, mariée à un

Serer et qui vivent dans le village de leur père ? (ils ont exceptionnellement le matronyme de leur père et, pour les filles, le père va jouer dans la généalogie fictive le rôle d'une mère mais il sera "effacé" ensuite sur le plan mémoriel).

Mais si tel n'est pas le cas pour l'habitat, c'est bien parce que ce n'est pas nécessaire. Les mots ne sont pas des mots définissant exactement, il ne sont que des balises dans des zones conceptuelles de repérage : on sait exactement ce que sont un Mbind et un Fulang, mais on ne sait pas si telle unité trouvée sur le terrain est un Mbind ou un Fulang : un yaal Mbind (chef de maisonnée) modeste, parlera de son Fulang ou de ses gens... Si les Serer des villages de la Pointe de Sangomar se contentent de ce flou, c'est que celui-ci leur suffit et que la structuration sociale soit est ailleurs, soit est suffisante telle quelle, quant à l'axe spatial.

La structuration sociale est-elle ailleurs ? Oui, au sens où la parenté imprègne toute la société, sur tous ses plans ; non, au sens où l'on ne peut négliger une évidence : l'existence spatiale de certaines unités ; non, également, au sens où c'est peut-être parce que les gens de ces villages sont tellement de leur village depuis de nombreuses générations soigneusement mémorisées qu'ils n'ont pas besoin de se différencier mieux, ou précisément, entre eux.

° ° °

La parenté est l'autre axe important de la partition que la population de ces villages établit en son sein. Le système

de parenté Serer est bilinéaire avec prédominance de la lignée utérine. Les hommes d'une part, et les femmes d'autre part, héritent de deux noms : l'un patronyme et l'autre matronyme, dont ils transmettent la moitié ; les hommes transmettent le patronyme, les femmes le matronyme. Ces noms sont donc des noms de clans. Pour les villages qui nous concernent, il y en a peu (au plus une dizaine de chaque).

Les liens en ligne utérine prédominent largement et par conséquent, les Serer font la distinction entre clan (TIM en Serer) et lignage (DEN). Le clan est l'ensemble des gens ayant le même matronyme (TIM en Serer) et le lignage l'ensemble des gens précisément et exclusivement apparentés entre eux par les femmes. Sa profondeur généalogique est d'un à deux siècles (dix à quinze générations mémorisées par la liste des mères : une telle-fille d'une telle-fille d'une telle, etc...). Cet ensemble de personnes est large, très facilement un minimum d'une centaine de personnes dans un seul village, et il s'éparpille dans plusieurs villages. Il y a un ou deux lignages par clan (matri-clan : Tim), parfois trois.

Cette faiblesse du nombre de lignages par clan n'avait pas laissé de nous étonner. La réponse qui nous a été donnée est la suivante : comme les clans sont exogames et que les lignages ont une forte profondeur généalogique, quand on a affaire à un petit village, l'impossibilité des unions se trouverait accrue d'une manière préjudiciable à un fonctionnement harmonieux au regard des normes et institutions, alors on sépare un même clan en deux : un lignage restera avec le nom d'origine et un autre prendra un autre nom. Ainsi, les TIANDIANI sont-ils un



"scus-produit" des DIAHANORA.

Les liens entre personnes liées par le nom sont inexistants. Au delà des cousins issus de germains, la mémoire perd le fil des relations en ligne masculine. Les patrilignages sont donc très restreints : une vingtaine de personnes, habitant au même lieu, regroupées en général autour de la maison du grand-père. L'indépendance même dans ce cas est la règle. Les relations entre frères se nouent autour des terres de culture, mais celles-ci partagées, chacun se débrouille et c'est parce qu'ils sont frères de même mère qu'ils collaboreront et s'ils ne sont que de même père, leurs relations ne seront guère mieux, et plus, que des relations de voisinage.

Pour mémoire, signalons ici une institution Serer très importante autrefois quand il y avait la guerre et qui est le Mar ou classe d'âge. Cette institution d'une certaine manière, fonde l'autonomie du village et/ou du quartier. Elle est à mi-chemin entre la parenté sur laquelle elle se modèle et le voisinage territorial qui la fait exister. Un Mar regroupe les jeunes, garçons ou filles, en un ensemble cohérent, ludique (dances, jeux), économique (garde des troupeaux, garde des récoltes sur pied, travaux collectifs) et défensif (pour les seuls garçons naturellement). La solidarité interne au Mar est très forte et essentielle à la vie villageoise Serer.

° ° °

Tel est donc le schéma général de la famille et de la résidence chez les Serer des villages de la Pointe de Sangomar. Il nous permet de présenter les données empiriques collec-

tées en 1965 et 1966 sur l'habitat.

Celles qui le furent sur la parenté ont malheureusement été dispersées. L'habitat de la zone étudiée se compose de plusieurs éléments :

- . les maisons en dur, composées d'une ou plusieurs pièces, en général deux à trois (2,5 pièces à Ngallu, 2,8 pièces à Fakao), construites en parpaings de ciment et couvertes d'un toit de tôle ;
- . les cases en pailles rondes, exceptionnellement divisées en pièces ; si l'on compte que chaque case forme une seule pièce l'on constate que l'habitat en dur représente 86 % de l'habitat de ces villages.
- . les abris, plus ou moins bien construits (à Fadiouth ils sont très vastes et construits en dur et couverts en tôle), en paille plus souvent ;
- . les cuisines, parfois en dur, mais rarement ;
- . les ateliers et magasins ;
- . les douches, toujours à ciel ouvert, composées d'un mur de 1,60 m à 1,80 m de haut, enroulé sur lui-même et dont la forme, vue d'en haut, est typique :



et la surface n'excède jamais  $4 \text{ m}^2$ .

A cet inventaire, on peut ajouter les

porcheries, écuries, poulaillers, quelques rares greniers (les greniers des villages sont regroupés en gros ensembles dispersés dans les marais, à l'abri des prédateurs), les Eglises et les Mosquées (une par village), le dispensaire et les habitations des prêtres ("Mbind LABE") et celles des religieuses ("Mbind SOR" à Nguduman).

Le tableau 1 présente l'inventaire de l'habitat.

Tableau 1 : HABITAT

VILLAGES	FULANG (= ménage)	Cases en paille	Maisons en dur	Cuisines (construction)	Douches (Fulang)	Abris	Autres (atelier magasin écurie)	Population
DIAHANOR	sans objet	49	32	36	25	sans objet	2	300
NGALLU	61	74	191	88	non relevé	5	6	inconnu
FAKAO	129	163	358	316	380	399	46	3.000
. NGETJ	48	48	113	92	148	134	17	900
. NGUDUMAN	81	115	245	219	232	265	29	2.100

Nous ne décelons guère de régularité dans un tel tableau. Les maisons sont plus grandes à Fakao, village plus cohérent sur le plan social qu'à Ngallu où la vie sociale est atomisée. Diahanor est un village très<sup>très</sup> petit pour qu'on déduise quoi que ce soit : le niveau village étouffe toute réalité interne. Sur le plan social, nous avons entre les trois villages, une différence religieuse nette : à Ngallu, 60 % de la population est musulmane contre 5 % à Fakao et 0 % à Diahanor.

La comparaison Fulang/famille est possible pour Fakao. Nous avons à Fakao 409 familles nucléaires complètes, 34 pour lesquelles un des deux parents fait défaut, et 126 autres familles qui ne sont pas des familles centrées sur un couple ou sur une relation parent-enfant, en général ce sont des isolés. Si l'on rapporte ces chiffres à celui du nombre de Fulang, on constate que le Fulang correspond en moyenne à 3,17 familles nucléaires et 1 "isolé" et au total à 23 individus. Cependant, la dispersion des Fulang selon le nombre de familles nucléaires, montre que la réalité sociale du Fulang est très fluctuante, la statistique corrobore le vécu et le flou des définitions des Serer quant à l'habitat : en effet, nous voyons que le nombre maximum est de 13.

Tableau 2 : FAKAO

Dispersion des Fulang selon le nombre de familles nucléaires qu'ils incluent :

nombre de familles	1	2	3	4	5	6 <sup>+</sup>	Total
nombre de Fulang	5	26	18	13	12	26	100

Reconnaissons cependant que ces chiffres cachent beaucoup d'incertitudes. Pour avoir vécu quelques mois dans ces villages, avouons tout net que les Fulang de dix familles n'existent que d'une manière théorique... C'est tout simplement que les familles qui les composent ont suffisamment d'indépendance pour préférer garder un Fulang théorique plutôt que de se mettre dans le carcan d'un Fulang plus restreint de taille, mais dont la réalité et le poids du chef feraient perdre cette précieuse indépendance.

° ° °

Au terme de cette rapide et sommaire analyse, nous ne pouvons que répéter combien le désir de classification des Sciences Sociales se heurte au non-besoin de classification de nombreuses sociétés. Pour les Serer de la Petite Côte et ceux précisément des villages de la Pointe de Sangomar, il faut reconnaître qu'ils vivent dans une relative indifférence quant à savoir s'ils vivent en ménages, en familles, en noyaux familiaux. S'ils n'ont élaboré qu'une nomenclature restreinte sur l'habitat (celle des Français n'est pas plus riche, notons-le) et donc une nomenclature floue (comme la nôtre), c'est qu'au fond chacun sachant où et comment il vit et où sont ses droits et devoirs, il n'est guère utile de définir une théorie quand, au niveau micro-social de la famille, les relations inter-personnelles et les situations vécues, les unes et les autres, sujettes à l'ici et maintenant, sont aussi importantes que les grandes règles des normes sociales.

B I B L I O G R A P H I E

LACOMBE B., 1976 : Démographie et Environnement.

Cah. Orstom, Sér. Sci. Hum. vol. XIII, n° 3, 1976 :  
311-320.

Département **S**ociété, **D**éveloppement, **U**rbanisation  
(**S. D. U.**)

DIFFICULTES DE L'OBSERVATION  
DE LA FAMILLE EN AFRIQUE

C. BAROIN et B. LACOMBE

**Documents de Travail**

ORSTOM